

laitage et ces fruits ont l'air excellent.—Il y a vraiment ici quelque chose qui fait mieux que de séduire ; qui attache. Et si le poids des années a courbé votre taille, si les soucis ont blanchi votre tête et sillonné votre visage, combien d'âmes réflexions se présentent à votre esprit sur votre existence passée.— En proie à des passions insensées, en buttes à des ambitions rivales ou hostiles, elle n'a été, à vrai dire, qu'une longue tempête.—Toutes les forces de votre jeunesse et toutes les facultés de votre âge mûr ont été épuisées dans des efforts qui n'ont pas toujours été heureux.— Vous vous êtes insensiblement consumé dans de vives et douloureuses angoisses, pour arriver à quoi ? à une vieillesse fâcheuse, et dans peu de jours peut-être au cimetière du Père Lachaise, avec votre berline à la suite du corbillard, avec votre cheval de main, votre chien fidèle, vos armoiries, vos décorations, comme si tous ces ornemens et toutes ces bêtes, ayant fait long-tems partie de vous-même, se trouvaient frappés du même coup que vous, et devaient vous suivre dans la même tombe. Telles sont les pensées qui vous agitent dans cet asile de paix et d'innocence, *humble et chaste maison* où vous auriez désiré de passer votre vie.—Mais le tems presse... Vous voulez continuer votre voyage... Vous demandez vos chevaux et votre voiture... Vous prenez congé de l'aimable famille... Vous saluez avec respects ces pénates rustiques... Vous dites adieu aux bocages qui l'ombragent et l'embellissent, et il n'y a pas jusqu'au petit ruisseau, sur le bord duquel vous n'alliez murmurer un dernier adieu.— Vous voilà sur la grande route... Vous arrivez en grande hâte à Paris... Et à peine y êtes-vous, que vous sautez d'une voiture de voyage dans une voiture de ville ; vous voilà courant les salons à grande influence, assiégeant les cabinets ministériels, sans doute pour leur demander une petite chaumière, le bonheur et les loisirs d'une vie pastorale ; non... Ce que vous sollicitez, c'est une place de gentilhomme de la chambre. Telle est en vous la force de l'éducation et l'instinct de l'habitude.—Jenne encore, vous avez appris de bonne heure à supporter le poids des chaînes.—Vous avez filé toute votre vie la prison dans laquelle vous vous êtes renfermé, vous y mourrez comme une chenille ; et comme vous avez abdiqué toutes les antiques croyances, vous y mourrez sans espoir de renaître papillon.

VOL DÉCOUVERT PAR UN MAGNÉTISEUR ARABE.

Le tribunal de Philippeville voit souvent se dérouler devant lui des scènes de mœurs curieuses et piquantes. Qui se douterait, par exemple, que le magnétisme, cette nouveauté si nouvelle en France que l'on n'y trouve le plus souvent qu'à l'état de charlatanisme, est connu et pratiqué par les indigènes ?

Trois juifs, Chemoun-Ban-Choncha, Isaac Ben-Kabi et Mardokai-Ben-Aroun, partent ensemble de Philippeville pour aller coucher dans une tribu située à dix heures dans le sud ; avant le départ, Mardokai serre précieusement quarante doudros dans son *tellis*, et ses deux compagnons de route remarquent cette précaution prudente. On chemine gaiement, on fait de beaux projets, et le soir nos voyageurs arrivent dans la tribu ; ils demandent l'hospitalité à une famille arabe dont le chef était absent ; mais telle est la puissance des mœurs hospitalières, que la tente s'ouvre pour les voyageurs.

La nuit se passe sans encombre ; hôtes et maîtres se lèvent aux premiers rayons du jour. Isaac trouve habilement moyen d'éloigner l'opulent Mardokai, qui confiant, laisse son *tellis* sous la tente. La maîtresse du logis elle-même, qui vaquait aux soins du ménage, est appelée au dehors sous un prétexte adroitement suscitée par Isaac. Elle abandonne à regret le fourneau mobile où déjà bouillonnait l'eau destinée à cuire le kouskoussou, et en recommande la surveillance à sa petite Aïcha, brune enfant de huit ans.